Soleine
Dupuis
PCSI 2

DM Français 5 — -2 fautes.

Beaucoup d'excellentes choses ! Un travail remarquable à bien des égards, alors même que je n'attendais d'exemples avant tout que de la 1e œuvre étudiée. (N'omettez pas les transitions. Conservez bien une structure argumentative pour le début de la IIIe partie).

(18)

13

Rousseau trouvait dans la solitude du lac de Bienne un refuge contre les persécutions sociales. C'est ce balancement entre deux espaces que formule Chamfort lorsqu'il écrit dans ses Maximes et pensées de 1795 : « Telle est la misérable condition des hommes, qu'il leur faut chercher dans la société, des consolations aux maux de la nature, et, dans la nature, des consolations aux maux de la société. » Le moraliste expose ici un double constat. D'abord, l'homme souffre à la fois dans la nature et dans la société. Ensuite, il est condamné à un va-et-vient incessant entre ces deux espaces : la société offre protection face aux dangers naturels, la nature offre paix face aux violences sociales. Par « misérable condition », Chamfort désigne ce piège existentiel, cette impossibilité de trouver un lieu stable. La structure symétrique de la phrase (« dans la société... aux maux de la nature » / « dans la nature... aux maux de la société ») renforce cette logique de compensation réciproque. Mais cette vision pose problème. Elle suppose que nature et société sont deux domaines repérés et équivalents dans leur capacité à nuire. Elle présuppose aussi que l'homme est étranger aux deux, perpétuellement en exil. Cette oscillation conduit alors à une insatisfaction perpétuelle.

(Dans quelle mesure) ce double mouvement de fuite révèle-t-il (moins) une fatalité de la condition humaine (ou) une incapacité à penser ensemble nature et société ?

excellent.

Pour explorer cette question, nous nous appuierons sur (trois œuvres au programme) : Vingt Mille lieues sous les mers de Jules Verne, le Mur invisible de Marlen Haushofer et La Connaissance de la vie de Georges Canguilhem. Nous montrerons d'abord que nature et société apparaissent comme deux espaces de souffrance qui s'opposent et se complètent dans une logique de compensation.

11/5

Nous verrons cependant que cette opposition symétrique est illusoire car la nature n'est jamais ouvertement extérieure à la société, ni la société étrangère à la nature. Nous examinerons enfin si cette oscillation entre deux refuges ne masque pas en réalité la nécessité d'une expérience intégrée du vivant, où nature et culture cesseraient d'être pensées comme des contraires.

La première fonction de la société est de mettre l'homme à l'abri des menaces naturelles. Sans organisation collective l'individu isolé se trouve démuni face au froid, aux prédateurs, aux maladies. C'est ce que démontre Verne à travers le Nautilus, cette société miniature qui reconstitue sous les eaux un espace protégé. Le confort dont jouissent Aronnax et ses compagnons contraste avec les périls extérieurs : température régulée, alimentation assurée, abri face aux tempêtes. Verne souligne qu'à bord "il n'y avait pas même un rhume à craindre", suggérant que la technique collective neutralise les désagréments naturels. Cette protection mobilise des savoirs accumulés par des générations. À l'inverse, la narration du Mur invisible mesure ce que coûte l'absence de société face à l'hiver : "déblayer chaque soir le chemin" devient un effort épuisant sans répit. La société apparaît comme un rempart fragile mais nécessaire.

TB

Mais la société génère ses propres souffrances. Nemo, brisé par la violence coloniale, trouve dans la mer le seul espace de liberté possible. Son exil n'est pas un caprice mais une nécessité : impossible de vivre dans des sociétés fondées sur l'exploitation. En plongeant sous les eaux, il échappe aux tyrannies politiques et à l'hypocrisie sociale. Il peut y reconstituer une communauté différente, fondée sur ce que Verne nomme le "socialisme naturel" des coraux. La nature devient le lieu d'une régénération morale, loin de la corruption terrestre. La narration d'Haushofer éprouve une libération comparable dans sa solitude.

mais il y a une hiérarchie à bord

débarrassée du regard social, elle peut enfin être elle-même.

Aucun de ces deux espaces ne procure de satisfaction stable. C'est l'idée de Chanfort : l'homme oscille entre deux refuges également insatisfaisants. Ned Land incarne cette oscillation : à bord du Nautilus, il étouffe et rêve de liberté ; sur l'île Crespo, la nature sauvage se révèle hostile avec ses dangers. Aronnax vit la même chose : fasciné au début par les merveilles sous-marines, il oublie sa captivité, puis aspire à retrouver la terre après six mois de claustration. Ce mouvement sans fin révèle une insatisfaction structurelle. Canguilhem le confirme : même les organismes adaptés font des « efforts considérables pour n'être pas lâchés par leur milieu ». L'homme ne trouve nulle part de repos définitif.

[Ménager une transition entre I & II]

L'opposition entre nature et société s'effondre dès qu'on reconnaît que l'homme est un animal social par nature. Nemo reconstitue à bord une micro-société avec hiérarchie et règles collectives. Cette organisation n'est pas moins naturelle que celle de la surface. Verne le suggère en comparant l'équipage au « socialisme naturel » des coraux où « les polypes possèdent une existence propre, tout en participant à la vie commune ». L'animalisation est explicite quand Aronnax dit que les occupants sont des « colimaçons faits à leur coquille » : cette existence nous paraissait facile, naturelle. Toute organisation sociale est une forme d'adaptation biologique. Canguilhem confirme que « l'humanité modifie son milieu par l'action collective » (je crois page 170), faisant de la société un prolongement naturel de l'espèce humaine.

Les souffrances qui infligent nature et société ne sont pas symétriques mais entremêlées. La violence humaine reproduit celle de la nature : Nemo coule le vaisseau dans une « hécatombe » comparable au massacre des cachalots où « le Nautilus flottait au milieu d'une mer de sang ». Les requins ne sont pas plus terrifiants que les hommes. Nemo le dit : « Ces morts y dorment tranquilles, hors de l'atteinte des requins et des hommes ! ». La nature est aussi cruelle que la société. Inversement, les catastrophes naturelles portent

la trace de l'action humaine : avec la disparation par exemple des lamantins a provoqué des déséquilibres écologiques avec les « herbes putréfiées » qui empoisonnent l'air et causent « la fièvre jaune ». Nature et société sont deux dimentions d'une même réalité conflictuelle.

oui

[Ménager une transition entre II & III]

x Idée du III ?
x Idée du III ? ?) Le projet de Nemo de « rompre avec la société » repose sur une illusion. Il reste humain : « avant tout il était resté un homme ! Son coeur palpitait encore aux souffrances de l'humanité ». Son Nautilus n'est pas un retour à la nature sauvage mais une société alternative avec bibliothèque et musée. On ne peut s'extraire de la condition humaine. L'expérience scientifique offre cependant une voie pour dépasser cette fausse opposition. Aronnax passe d'un savoir livresque, ses Mystères des grands fonds sous-marins », à une expérience directe qui transforme sa connaissance. Il « refaisant son livre au milieu même de son élément » : le sujet connaissant et l'objet naturel s'inscrivent dans une même expérience. Cette récapitulation par la connaissance dépasse l'oscillation stérile.

excellent.

« La misérable condition » que déplore Chamfort tient au refus d'accepter que toute existence est précaire. Canguilhem écrit que la vie est un « ordre de propriétés dont la stabilité est nécessairement précaire » page 204. Chercher alternativement des « consolations » dans la nature et la société, c'est refuser d'assumer cette fragilité fondamentale. Le roman de Verne se termine dans le Maëlstrom, ce tourbillon où nature et technique se confondent dans un chaos indifférencié. Cette fin suggère qu'il n'y a pas de refuge stable. La maxime d'Haushofer l'accepte progressivement : après avoir perdu ses compagnons animaux, elle conclut avec sérénité que « quelque chose de nouveau viendra et je ne pense pas m'y dérober ». Plutôt que d'osciller entre deux illusions consolatrices, il faut habiter pleinement sa condition de vivant précaire, reconnaître qu'on est toujours « au milieu » de la nature et de la société sans pouvoir se réfugier définitivement nulle part. Aronnax le dit : cette expérience est « sublime » précisément

excellent

Scène Dupuis PCSI 2.

parce qu'elle est "étrange" et "écrin-naturelle", elle nous confronte à l'énigme irréductible du vivant en refusant les fausses réparations.

Le diagnostic de Chanfrault semble d'abord convaincant : Vingt Mille lieues sous les mers montre que la technique protège des dangers naturels tandis que la nature offre un refuge face aux violences sociales. Pourtant, cette opposition est illusoire. Nature et société s'entremêlent : l'homme est un animal social par nature, et les violences se répondent. Nemo échoue à s'extraire de l'humanité, et Canguilhem rappelle que tout vivant habite une précarité constitutive. Le véritable piège n'est pas l'oscillation mais l'illusion d'un refuge stable. Il faut accepter d'être "au milieu", reconnaître que notre condition est hybride. C'est cette acceptation qui permet d'accéder au "sublime" : non plus la fuite entre deux mondes, mais l'habitation pleine d'un seul monde, complexe et indivisible.

notion peu liée aux termes du sujet

Cherchez un terme qui dépasse "consolations" → espérance ? dynamique ? résilience ?

[à terme : référez (très brièvement) les trois auteurs].